

## Le coup de bill'art du Soir

Les Cowboys  
de Léninegrad

Par Kader Bakou

Quatre années à peine après la dislocation de l'URSS, un «café soviétique» avait ouvert ses portes à Riga, la capitale de la Lettonie, une des ex-républiques socialistes de l'Union soviétique. Très rapidement, «Le Nostalgia» (c'est le nom du café) est devenu le «quartier général» des artistes toutes tendances politiques réunies.

La nostalgie soviétique a également touché la Finlande, un pays qui n'a jamais fait partie de l'URSS. Leningrad Cowboys est un groupe de rock finlandais créé au début des années 1990. Remarquez qu'ils n'ont pas transformé leur nom en «Saint Petersburg Cowboys» après que la ville russe de Leningrad est redevenue Saint Petersburg.

Leur logo est un Ordre de Lénine, la plus haute décoration soviétique. Lors de leurs concerts, on peut voir en toile de fond un drapeau rouge frappé de la faucille et du marteau.

Les cowboys de «La Venise du nord» se sont d'abord fait connaître à l'étranger par les films de Aki Kaurismäki.

Dans leur discographie, on trouve les albums *Happy Together* (1994) et *Total Balalaïka Show* (1995), tous les deux enregistrés avec les chœurs de l'Armée rouge.

Leur dernier album sorti fin 2011 est intitulé *Buena Vodka Social Club*.

Il est plus décapant qu'un verre de vodka !

K. B.  
bakoukader@yahoo.fr

LE THÉÂTRE ALGÉRIEN 50 ANS APRÈS L'INDÉPENDANCE  
L'âge de raison ?

*Cinquante ans après l'indépendance du pays, le théâtre algérien tente de renouer avec sa gloire passée et rompre à jamais avec ses années de tâtonnements.*

En témoigne le développement actuel de la production théâtrale, même si les professionnels du quatrième art s'abstiennent de parler de véritable «mouvement» théâtral tant que cette production, aussi prolifique soit-elle, demeurera conjoncturelle. Après la décennie noire qui l'a plongé dans le marasme, voire la décadence, le théâtre algérien est entré dans une période de transition qui promet des lendemains meilleurs, estiment les spécialistes du quatrième art qui misent en cela sur la floraison de jeunes talents. Pour le dramaturge et comédien Rachid Benaïssa, il est tout à fait clair que le théâtre algérien connaît aujourd'hui un essor avec l'émergence d'une nouvelle génération d'hommes et de femmes de théâtre au talent avéré malgré, dit-il, une formation et un encadrement insuffisants.

Le metteur en scène Omar Fetmouche estime, de son côté, que les jeunes talents issus de l'Institut supérieur des métiers des

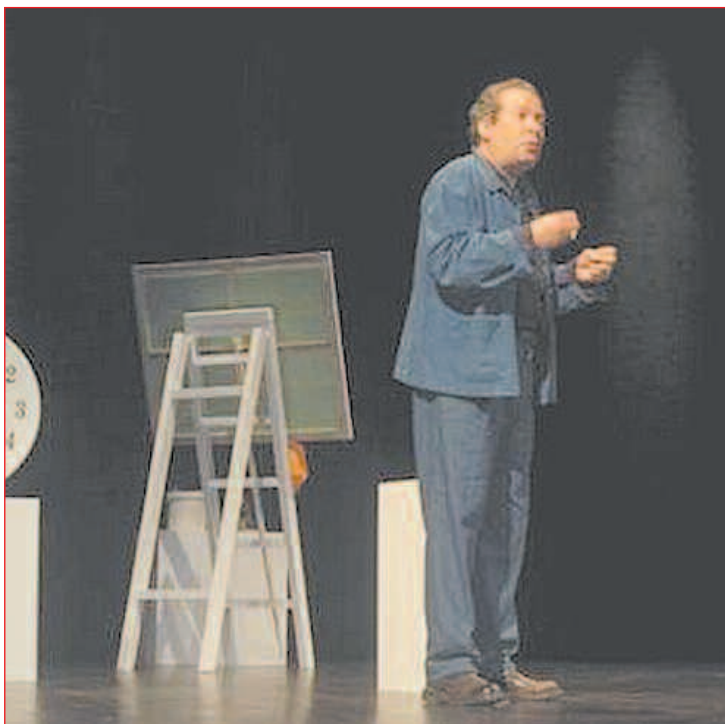


Photo : DR

arts du spectacle et de l'audiovisuel d'Alger, des théâtres amateurs ou encore des coopératives théâtrales permettent un certain optimisme. L'audace dont font montre ces jeunes en s'attaquant, sans complexe, au répertoire mondial, notamment la tragédie et le théâtre de l'absurde, est de bon augure pour l'avenir du théâtre dans notre pays, souligne le directeur du Théâtre régional de Béjaïa (TRB). Evoquant le développement de la production théâtrale, le

critique de théâtre Brahim Noual précise que le soutien de l'Etat aux divers projets initiés dans ce secteur est pour beaucoup dans l'émergence de nouveaux talents qui apportent un regard neuf, notamment sur les plans esthétique et culturel. Si le théâtre algérien a su s'imposer au cours des cinquante ans d'indépendance, notamment dans les années 1970 et 80, grâce à des monuments tels Mustapha Kateb, Abderrahmane Kaki, Kateb Yacine, Abdelkader Alloula, Azzedine Medjoubi, qui lui ont donné ses lettres de noblesse, sans oublier les pionniers Mahieddine Bachtarzi, Mohamed Touri et Allalou, ce ne fut pas sans peine et des problèmes subsistent à ce jour. Pour Slimane Benaïssa, le théâtre algérien souffre moins d'une «crise de texte» ou «de public» que d'une crise de politique théâtrale. Le secteur ne dispose pas d'une politique à part entière à même de le porter, de le promouvoir et, surtout, d'encourager les gens du métier, notamment les jeunes, estime-t-il. Afin de pallier ce problème, il préconise d'imprimer une dynamique au mouvement théâtral à travers une synergie entre la télévision algérienne, les propriétaires de salles de théâtre et les créateurs pour drainer le public.

L'auteur de *Boualem zid el goudem* et *Babour Ghrak* plaide en outre pour la prise en charge «culturelle» des élèves dans les écoles algériennes dès le primaire, en leur inculquant l'amour des arts en général et du théâtre en particulier.

Un avis partagé par le dramaturge Fetmouche qui estime qu'on ne saurait parler de «crise des textes» devant la multitude d'œuvres littéraires (roman, poésie, récit, etc.) dans lesquelles les dramaturges peuvent puiser. Ce qui fait défaut au théâtre algérien, selon lui, c'est de véritables

auteurs rompus aux techniques de l'écriture dramatique.

Il déplore aussi l'absence d'une critique théâtrale efficiente et objective. Selon lui, celle-ci se limite aux tentatives de journalistes non spécialisés ou de jeunes de l'Institut supérieur de théâtre qui se contentent de produire les fiches techniques des différentes pièces théâtrales. Forcément, l'écriture dramatique ne peut qu'en pâtir, poursuit-il. Cela dit, de nombreux professionnels du théâtre estiment que tant qu'il y a de la création, il y a nécessairement de la critique. Autre problème auquel se heurte le quatrième art en Algérie, l'absence de public que l'homme de théâtre Mohamed Badaoui impute aux thèmes des pièces théâtrales.

Les auteurs dramatiques actuels «ne sont pas au diapason de la réalité de la société actuelle». «Ils sont confinés dans le théâtre «officiel» dont les textes ne correspondent pas à la réalité», estime l'auteur de *Djaâfar Bouzahrone*, alias *Jeff Lachance*. Le fait que le théâtre algérien soit dominé par les adaptations est la preuve d'un déficit de création, enchaîne-t-il.

Pour de nombreux spécialistes du quatrième art interrogés par l'APS, le choix linguistique dans le théâtre algérien peut poser problème. D'aucuns estiment que la langue revêt une importance primordiale dans le théâtre et vont jusqu'à dire que si elle n'est pas choisie avec minutie, elle risque de provoquer une rupture entre le comédien et le public. D'autres considèrent, au contraire, que la langue n'est pas aussi importante dans le théâtre contemporain. Pour Omar Fetmouche, le problème de la langue ne se pose pas, puisque, précise-t-il, le théâtre contemporain est une langue universelle où le langage corporel, le jeu scénique, le décor et l'éclairage fusionnent pour donner vie à des tableaux véhiculant des messages et où le dialogue importe peu. Slimane Benaïssa est du même avis.

A l'époque, les comédiens algériens ont été les premiers à utiliser la langue dialectale pour pouvoir accéder au public qui ne comprenait pas la langue classique, dit-il. Mais les jeunes d'aujourd'hui comprennent l'arabe littéraire, d'où «la nécessité d'ouvrir la voie à un théâtre d'expression littéraire», en évitant toutefois d'utiliser un idiome hétéroclite, mélange de dialectal et de classique. Mohamed Badaoui s'oppose, lui aussi, à un tel idiome hétéroclite «fabriqué».

Les questions qui intéressent le citoyen algérien doivent être traitées en langue dialectale avec des mots expressifs qui parlent au spectateur car, selon lui, le théâtre est «un discours et un dialogue qui passe par la langue».

## BIENNALE DE VENISE

## L'architecture en temps de crise

Sous le label «Common ground», les organisateurs de la 13<sup>e</sup> édition de la Biennale d'architecture de Venise, qui s'ouvre le 29 août, ont convoqué des architectes du monde entier, pour débattre des défis en temps de crise. «L'architecture doit aujourd'hui exhiber ses préoccupations et non ses gloires», a expliqué le Britannique David Chipperfield, qui a été chargé cette année de la direction générale de la manifestation. Les «archistars» seront là, dont Renzo Piano, Zaha Hadid, Peter Eisenman, Norman Foster, Kazuyo Sejima, José Rafael Moneo, mais aussi des urbanistes, photographes, artistes, critiques, ingénieurs et chercheurs.

Plus de cent participants présenteront leur vision des problèmes et idées auxquels l'architecture doit se confronter aujourd'hui. «Nous avons l'ambition de confirmer l'existence d'une culture architecturale formée non seulement de talents individuels, mais aussi d'un patrimoine d'idées différentes réunies dans une histoire commune», a expliqué David Chipperfield, architecte du courant minimaliste, rénovateur du Neues Museum sur l'île des musées à Berlin. Cette nouvelle édition de la biennale, qui se déroulera jusqu'au 25 novembre, présentera au total

66 projets et comptera sur la participation de 55 pays, dont plusieurs nouveaux venus : le Pérou, l'Angola, le Kosovo et le Koweït. Sur les 3 000 m<sup>2</sup> de l'Arsenal et dans les pavillons nationaux enchanteurs dispersés dans les jardins, de curieuses créations seront proposées au visiteur.

Le public pourra ainsi admirer l'installation américaine «Spontaneous Interventions : Design Actions for the Common Good», qui représente une ville de l'avenir conçue avec le maximum de commodités pour ses habitants.

La Russie présentera son projet de «cité intelligente», la Skolkovo Innocity, dessinée pour abriter une «Silicon Valley russe», ultime modèle pour la création et la commercialisation de nouvelles technologies, «un espace entre le physique et le virtuel», selon son commissaire Grigori Revzine.

Le pavillon français, confié à Yves Lion, proposera une réflexion sur les grands ensembles et leur rôle dans la constitution des villes, à partir d'un territoire de l'est parisien, véritable laboratoire de la métropole du XXI<sup>e</sup> siècle.

Dans le pavillon italien, le commissaire Luca Zevi illustrera l'épopée du «made in Italy», en partant du premier ordinateur italien (1959)

conçu par la firme Olivetti. Le pavillon du Chili va reproduire une mine de sel, pour laquelle il a fait venir onze tonnes, extraites dans la mine de Tarapacá, ainsi que diverses roches grandes et petites. Parmi les invités de la biennale figurent aussi les projets «Elemental» du Chilien Alejandro Aravena et «Periferica» de la Mexicaine Rozana Montiel, montrant le projet de l'autoroute Mexico-Morelia.

«Au début, j'avais seulement invité une vingtaine d'architectes, et à tous j'avais demandé qu'ils m'en indiquent d'autres. Au bout du compte, il y a une centaine de participants», a expliqué M. Chipperfield.

«Il ne s'agit pas de faire venir des architectes qui plaisent à Chipperfield mais de promouvoir le dialogue entre des générations et des styles différents, entre passé et présent», a-t-il insisté.

L'architecte britannique a souhaité que la biennale renonce à tout sensationnalisme et individualisme, et encouragé des collaborations inédites et des mélanges de générations. C'est le cas du tandem de Portugais : Alvaro Siza Vieira, qui doit recevoir un Lion d'or pour sa carrière, et le lauréat du prestigieux prix Pritzker en 2011, Eduardo Souto de Moura.

## Actucult

SALLE EL QUANADIL DE L'HÔTEL  
EL-AURASSI (ALGER)

**Aujourd'hui à 20h :** Hommage à El Hachemi Guerroubi à l'occasion du sixième anniversaire de la disparition du maître du chaâbi.

## MUSÉE NATIONAL D'ARTS MODERNE

ET CONTEMPORAIN D'ALGER  
(RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)

**Jusqu'au 30 septembre :** Exposition de l'artiste Mahjoub Ben Bella (dans le cadre du cinquantenaire de l'Indépendance).

THÉÂTRE RÉGIONAL DE  
CONSTANTINE

**Aujourd'hui à 18h :** Pièce *Le renard blanc*, du théâtre traditionnel japonais bunraku.

COMPLEXE DE SIDI FREDJ (PORT DE  
PLAISANCE)

**Jusqu'au 31 août :** Khaled Mandi signera ses livres *Intrigue à Sidi Fredj*

(roman) et *Dély Ibrahim premier village colonial*. Ahmed Karim Labeche signera ses livres *Chérage, une banlieue d'Alger* et *Haouchs et villages du sahel algérois*. Ahmed Legraâ signera son livre *Le Sud-Ouest, Béchar. Du tumultueux passé au misérable avenir*.